Ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée, pour le gratifier d'une circonstance que personne ne sait, et dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits; ils suppriment quelques noms, pour déguiser l'histoire qu'ils racontent, et pour détourner les applications. Vous les priez, vous les pressez inutilement; il y a des choses qu'ils ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne sauraient nommer, leur parole y est engagée, c'est le dernier secret, c'est un mystère, outre que vous leur demandez l'impossible, car sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait et les personnes.

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraitre ignorer quelque chose. On parle, à table, d'une grande cour du Nord ; il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent : il s'oriente dans cette région lointaine, comme s'il en était originaire ; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes ; il récite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes, et il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. *Arrias* ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur: Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original, je l'ai appris de *Sethon*, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, qui ne m'a caché aucune circonstance. Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : C'est *Sethon* à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraichement de son ambassade.

Etre infatué de soi et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'*esprit*, est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point ou qui en a peu. Malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage !

LA BRUYÈRE.

Il est guindé sans cesse ; et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile :
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est point d'un bel esprit :
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire ;
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du tems,
Il se met au-dessus de tous les autres gens :
Aux conversations même il trouve à reprendre,
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre ;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit

MOLIÈRE (le *Misantrope*).

S'il conte une nouvelle, c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent, que pour avoir le mérite de la dire et de la dire bien : elle devient un roman entre ses mains ; il fait penser les gens à sa manière, leur met en la bouche ses petites façons de parler, et les fait toujours parler long-tems; il tombe ensuite en des parenthèses qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire, et à lui qui vous parle, et à vous qui le supportez : Que serait-ce de vous et de lui, si quelqu'un ne survenait heureusement pour déranger le cercle et faire oublier la narration ?

J'entends *Théodecte* de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche, le voilà entré. Il rit, il crie, il éclate : on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre ; il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit, que par le ton dont il parle ; il ne s'appaise, et il ne revient de ce grand fracas, que pour bredouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au tems, aux personnes aux bienséances, que chacun a son fait, sans qu'il ait eu intention de le lui donner ; il n'est pas encore assis, qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans la première place ; les femmes sont à sa droite et à sa gauche ; il mange, il boit, il conte, il plaisante; il interrompt tout-à-la-fois ; il n'a nul discernement des personnes, ni du maître; ni des conviés ; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce *Eutideme* qui donne le repas ? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table ; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière, qu'à la lui disputer.

LA BRUYÈRE.

J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmans qui n'étaient que des sots,
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien ;
Et, malgré ces plaisans, le bien est toujours bien.

GRESSET (le *Méchant*).

Esprit de contradiction.

Il est certains *esprits* qu'il faut prendre de biais,
Et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais.

REGNARD (*le Légataire*).

Conformez-vous toujours aux sentimens des autres ;
Cédez modestement, si l'on combat les vôtres.

(*Maximes de la Sagesse*).

Des petits esprits.

Les *petits esprits* sont comme les bouteilles à goulot étroit, qui font d'autant plus de bruit lorsqu'on les vide, qu'elles contiennent moins de liqueur.

CHAMPFORT.

Comme c'est le caractère des grands *esprits* de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les *esprits*, au contraire, ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

LAROCHEFOUCAULD.

Les *petits esprits* triomphent des fautes des grands génies, comme les hiboux se réjouissent d'une éclipse de soleil.

Conclusion.

Cet *esprit*, ô mortels ! qui vous rend si jaloux,
N'est qu'un feu qui s'allume et s'éteint avec vous.
Quand, par d'affreux sillons, l'implacable vieillesse
A sur un front hideux imprimé la tristesse,
Que, dans un corps courbé sous un amas de jours,
Le sang, comme à regret, semble achever son cours ;
Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage,
Il n'entre des objets qu'une infidèle image ;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe et périt,
En ruines aussi je vois tomber l'*esprit*.
L'ame mourante alors, flambeau sans nourriture,
Jette, par intervalle, une lueur obscure.
Triste destin de l'homme ! il arrive au tombeau,
Plus faible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau.
La mort d'un coup fatal frappe enfin l'édifice :
Dans un dernier soupir achevant son supplice,
Lorsque, vide de sang, le cœur reste glacé,
Son ame s'évapore, et tout l'homme est passé.

RACINE fils (*Poëme de la Religion*).

ESPRIT HUMAIN (*prodiges de l'*)

Du Printemps rajeuni les graces verdoyantes,
Sur le front de l'Eté les gerbes ondoyantes ;
L'Automne par Bacchus diapré de rubis ;
L'agneau contre l'hiver nous prêtant ses habits ;
Ces biens, d'autres encor réservés pour notre âge,
De l'homme observateur ne sont-ils pas l'ouvrage ?

ROUCHER (*les mois, chant VII*).